

Giulia Foïs
**Je suis une
sur deux**

Récit

**« J'AI EU DE LA CHANCE.
J'AI EU LE BON VIOL. »**

Flammarion



Je vais me permettre de te tutoyer, tu ne m'en veux pas ? On ne se connaît pas, c'est vrai. Mais vu ce qu'il vient de t'arriver, je crois qu'on a quelques points communs. Alors on va faire un truc, si tu veux bien : je t'écris maintenant, et toi, tu me lis quand tu veux. D'accord ? Moi, j'ai des choses à te dire. Toi, sens-toi libre d'en faire ce que tu veux. D'ailleurs, c'est peut-être par là que je devrais commencer : sens-toi libre de tout, tout le temps, et surtout de refuser. Ton « non » est un droit élémentaire. Au-delà de respectable, il est inaliénable. Même si on vient de te le piétiner. Alors, par exemple, tu peux dire : « Non, Giulia, je ne te lirai pas, pas tout de suite, et peut-être même jamais. » Mais je vais juste poser ça là.

Giulia Foïs est journaliste. Elle anime chaque semaine « Pas son genre » sur France Inter. Je suis une sur deux est son premier récit.

Flammarion

Je suis une sur deux

Giulia Foïs

Je suis une sur deux

récit

Flammarion

© Flammarion, 2020.
ISBN : 978-2-0815-1077-7

*Au paternel vertical.
À mes sœurs. Toutes.
À toi, à qui ça vient d'arriver.*

J'ai eu de la chance. J'ai eu le bon viol. Alors parfois, j'ai pu dire. Une fois, même, j'ai pu porter plainte. Et aujourd'hui je suppose qu'il m'est plus facile d'écrire : le bon viol, vous pourrez peut-être le lire.

Le bon viol, c'est celui avec le Loup-Garou sorti de nulle part. Celui avec le parking, à la tombée de la nuit. Celui avec le couteau qui luit – même si c'était un cutter. Celui avec les coups de poing dans la gueule. Suffisamment bien envoyés pour n'en laisser aucune trace, à part un tout petit bleu derrière l'oreille. Il paraît que ceux qui battent vraiment bien leurs femmes savent faire, frapper sans laisser de traces. Lui, il a su. Dix ans plus tard, mes dents ont fini par bouger. Celles du bas. On a dû me les raboter. En fait, il me l'avait tellement éclatée, la mâchoire, que des petites fissures invisibles avaient commencé à se créer sous la gencive. Mais

Je suis une sur deux

à l'époque, on ne voyait rien. Ça les a bien fait chier, les flics. Le commissaire a dit : « Dommage, elle est même pas défigurée. » C'est une habitude à prendre, dès le dépôt de plainte, quand vous êtes victime de viol : on parle de vous en disant « elle », comme si vous n'étiez pas là. En même temps, vous n'êtes plus tout à fait là...

« Elle » n'était même pas défigurée, donc. Alors « elle », pour le coup, n'était pas la bonne victime : même si « elle » avait eu le bon viol, ça risquait d'être compliqué à plaider.

La bonne victime, c'est celle que vous pouvez imaginer sans effort. Celle qui porte les stigmates de l'infamie sur le visage – ou le V de viol sur le cul. La bonne victime est forcément exsangue, forcément à terre, brisée absolument-définitivement, en mille petits morceaux de chair éparpillés sur l'asphalte d'un parking, le carrelage d'une cuisine, la poussière d'un terrain vague. La bonne victime est écrasée par le poids de la honte, noyée dans ses propres larmes, dont on ne sait exactement si elles sont faites de souffrance ou de culpabilité, mais dont on espère tout de même que ce soit un peu des deux, tant qu'à faire. Parce que, quitte à donner dans le crapoteux-dégueu, faut que ça déverse, que ça coule. Faut que ça transpire, faut que ça suinte le viol. Faut qu'elle en chie pour qu'on la plaigne. Alors faut que ça se voie.

Je suis une sur deux

Donc si « elle » avait été une bonne victime, « elle » aurait dû avoir la décence minimale de porter encore « des traces de sperme et des traces de sang sur le visage, au moment où elle s'est présentée à vous ». Les guillemets, c'est pour la plaidoirie de mon avocat. Ça pique un peu, mais j'aime bien. J'aime bien aussi que ça ne se voie pas sur ma figure. Ça m'a perdue et ça m'a sauvée, mais dès l'instant où il est sorti de ma voiture, j'ai voulu nettoyer. Les sièges, le tableau de bord, et moi. Profondément, frénétiquement, furieusement, obsédée que j'étais par l'envie de récupérer ma vie d'avant, renouer le fil, recoller les bouts de moi... Pas question de voir ses doigts quand je me regarde dans le miroir. Je voulais que vous vous disiez : « On dirait pas. » Je voulais que vous me trouviez encore jolie dehors, quand cette chose si laide s'était incrustée dedans. Alors ça ne s'est jamais vu sur ma figure. Poker Face. Ça a été ma victoire sur moi, ma revanche sur lui, mon arme et mon armure dans ce monde qui ne veut pas de nous, acolytes malgré nous, compagnes du hasard malencontreux, camarades du mauvais endroit au mauvais moment, sœurs d'infortune, suspectes à peine le Mot Affreux prononcé (je vous aide : il a quatre lettres), suspectes d'avoir survécu, suspectes de complicité, émanations involontaires de cette Bête Immonde qui vous fait si peur, cette chose tapie dans l'ombre qui menace de frapper vos

Je suis une sur deux

sœurs, vos mères, vos amies, vos amantes, cette vermine qui sommeille, potentiellement, en chacun de vos frères, vos pères, vos amoureux du bac à sable – j’ai dit « potentiellement ». Pouf, pouf, on se calme... Et on se souvient juste que, pendant des siècles, on a puni les femmes violées autant que les violeurs. Qu’on les lapide ou qu’on les brûle, aujourd’hui encore, à certains endroits du monde – chez nos voisins, à vol d’oiseau. Évidemment, de cette histoire millénaire, il reste des traces. Alors merci, mais ce sera sans moi – le fer rouge, vous pouvez vous le mettre où je pense. Alors, de loin, ça ne s’est pas vu. Alors j’ai eu (un peu) la paix. Mais c’est aussi pour ça qu’il a été acquitté. Pour ça, et parce qu’il payait ses impôts correctement. Et comme il entraînait EN PLUS l’équipe des minimes, et que PAR AILLEURS il était père de famille, il ne POUVAIT PAS être un violeur – les majuscules, c’est pour ses deux guignols d’avocats, dont la subtilité était inversement proportionnelle aux décibels. Un bon contribuable, blanc et footeux, ça rentre pas dans la case. Point. Si je n’étais pas la bonne victime, il n’était pas le bon violeur non plus. Pour ça, il aurait dû être étranger. Préféablement « de type maghrébin », si j’en crois le nombre de fois où on m’a posé la question. L’homme qui viole ne peut pas être un « comme nous ». Il doit être un élément exogène au groupe, sinon c’est le groupe lui-même

Je suis une sur deux

qui pue le viol, coupable, a minima, de complicité passive. Il faut que ça ait quelque chose d'exceptionnel, voire de surnaturel. Sinon, ça pourrait arriver tout le temps – pour info, ça arrive très exactement toutes les sept minutes en France¹. Il est un animal qui rôde à l'extérieur de la cité et qui, parfois, la nuit, toujours la nuit, forcément la nuit, assoiffé du sang des vierges, y effectue une descente – et tant pis pour celles qui traînent sur les parkings passé 22 heures. Quelles connes.

Vous en avez parlé pendant six plombs, avant de l'acquitter, le bon contribuable. Le vote était serré, je l'ai su plus tard. Mais vous l'avez acquitté quand même. Le lendemain, vous l'avez pris en photo. Et vous lui avez demandé comment il se sentait. Il vous a dit : « On m'a volé trois ans de ma vie », « Plus rien ne sera jamais comme avant », « Je vais tenter de me reconstruire » – eh, mec, ça te dérange pas de me gauler *aussi* mes mots ? Bref. Cette interview, c'était dans les pages intérieures de *La Provence*. Je sais même pas pourquoi j'ai ouvert ce canard. La une aurait dû me suffire. En photo, il souriait de toutes ses dents – moins une, il a un chicot – avec son avocat, bras dessus, bras dessous. Une belle équipe de *winners*... Ce jour-là – et ce jour-là seulement –, j'ai eu envie de me jeter sous un train. On était en gare d'Avignon. C'était le lendemain du verdict. Trois ans après le viol. Le

Je suis une sur deux

jour où « ma vie avec » allait devoir commencer. Sans mon consentement. Mais avec le viol. Avec l'acquittement. Sans intérêt (au singulier), mais avec des dommages (au pluriel). Avec ma colère. Ma tristesse. Mon sombre. Mon vide. Mon corps dont je ne sais plus bien quoi faire à ce moment-là. Ma tête et ses trous, mon ventre et ses trouilles, pour un bon moment. Avec mes béquilles. Celles que j'ai à l'intérieur, et qui m'aident à marcher. Au début, on a du mal. Chaque pas coûte. Mais il faut s'éloigner de ce parking, vite, le laisser loin derrière, vite, vite ; surtout, gagner les lumières de la ville, surtout, voir des bouches qui sourient sans mordre, vite, voir des yeux qui ne brûlent pas, des mains qui ne frappent pas. Vite, vite, un être humain, ici, là, quelque part. Vite. Passer de l'eau sur sa figure, faire couler la lacrymo et le rimmel mélangés... Nettoyer. Avancer. Claudiquer, marcher, et puis courir. Jusqu'au jour où on court si vite avec nos béquilles qu'on les oublie. J'ai eu de la chance, j'ai pu les oublier.

Décrire

Dis, maman, tu veux bien laisser la porte entrouverte ? Nan, mais au cas où...

Hey, pap's, t'as déjà appelé Candyman à voix haute, juste pour voir s'il venait te déchiqueter dans ton sommeil ?

Et au fait, ça fait quoi, un viol ?

C'est marrant, cette question... Comme un film d'horreur qu'on regarde entre ses doigts : on a très-très envie de voir la fin – et de connaître la réponse. En même temps, wow ! Ça fait beaucoup-beaucoup trop peur... On éteint ? Non. On met ses doigts. Parce qu'on aime se faire peur. Surtout quand ça peut pas nous arriver en vrai parce que c'est que dans la télé.

Ça fait quoi, un viol ?

La réponse, je vous souhaite, très sincèrement, de ne pas l'avoir dans le détail. Mais dans les

Je suis une sur deux

grandes lignes, au fond, vous le savez. Ça, personne n'a pu vous l'épargner vraiment.

C'est comme un secret de famille : tout le monde sait qu'il est là, tout le monde vit avec, et partout, et tout le temps, et depuis toujours, et tout le monde ferme les yeux. Si je te vois pas, tu disparais. Tout le monde a quatre ans et des terreurs d'enfant. Les monstres, ça n'existe pas, papa et maman sont là. Le viol aussi, ça se peut pas, tu peux dormir tranquille, mon chat. C'est des histoires de grandes personnes, c'est pour rigoler, t'en fais pas. En fait, le viol, tu vois, c'est juste « faire l'amour alors que tu n'en as pas très envie ». Ça, c'est une rédactrice en chef qui l'a dit, un jour, devant moi. J'avais vingt ans, ça venait de m'arriver. J'ai voulu me lever, mais j'ai pas bougé. J'étais en CDD. Mon premier CDD. J'ai fermé ma gueule, pétrifiée. Quand, des années après, un ami m'a demandé si j'avais pris du plaisir, j'ai voulu l'ouvrir. Mais les mots n'ont pas voulu sortir. Figés sur ma langue. Comme chaque fois que j'ai entendu dire : « Le viol est un fantasme, chez beaucoup de femmes » – si vous remplacez « femmes » par « salopes », ça marche aussi. Comme chaque fois que j'entends dire que bon, oh, ça va, c'est pas si pire vu qu'« on peut avoir un orgasme, pendant un viol » – veinardes, va ! Ça rassure. Ça aide à dormir. Ça met de l'Éros dans le Thanatos. Ça

Décrire

chasse le monstre de sous le lit. Et moi, je veux bien le numéro de votre dealer.

Ça fait quoi, un viol ?

Je vais essayer.

Parce que la Bête Immonde, on lui nique sa race quand on la regarde en face.

Je vais essayer.

Fouiller au fond de ma mémoire, gratter la plaie, regarder dedans. Demander à mon corps de se souvenir, quand ça fait vingt ans qu'il tente d'oublier. Qu'il y est presque arrivé. Presque. Si j'oublie le ventre qui se noue, l'oreille qui se dresse comme un clebs, le cœur qui s'emballé quand j'entends des pas derrière moi, dans la rue – autant dire souvent. Ça arrive malgré moi, je ne décide rien, c'est comme ça. Même le jour, si, si. L'impensable est arrivé une fois. Ça peut arriver une deuxième fois. L'impossible a été possible. Il l'est. Maintenant, je le sais. Pas en théorie : en pratique, je le sais. Dans mon corps, je le sais. Et ça change tout. Toute votre perception du monde, tout votre rapport au monde : la rue, le bruit, les hommes dans la rue qui font du bruit... Tout. Longtemps, j'ai été incapable de me mettre de la musique dans les oreilles. Il fallait que je sache : tac, tac, tac... Bruits de pas... Tac, tac, tac... Un homme ou une femme ?

Je suis une sur deux

Loin ou près ? Un pas chelou ou un pas non chelou ? Trop vite, c'est chelou. Ça traîne, c'est chelou aussi.

Chercher une lumière, un bar, une boutique, des gens, de la vie, l'air de rien – coolitude extérieure totale. Changer de trottoir, ou stopper net. Faire semblant de fouiller dans son sac, le temps que le « tac, tac, tac » vous dépasse. Être furieuse d'en être encore là. Passer un coup de fil à un proche, entendre une voix amie. Être furieuse que ça vous soit arrivé. Ne pas glisser, rester dans ce monde-ci. Être furieuse pour ne pas être triste. Avec le temps, vous savez faire : transformer la tristesse en rage, puis en colère, puis en action. Avec le temps, vous avancez quand même sur le trottoir. Un pas devant l'autre, calme-toi, calme-toi, calme-toi. Plus que cinq minutes, et tu es chez toi. Plus que trois... Avec les années, le corps se calme, l'esprit prend les manettes. On anticipe. Choisir un restau près de chez soi, quand on est avec des gens qui « savent » et qui vous raccompagneront. Sinon, préférer un endroit suffisamment loin pour qu'un taxi accepte de vous transporter au retour – ah non, le métro après 22 heures, non merci, je ne l'ai plus jamais pris. J'ai eu assez à faire contre moi-même : accepter qu'un livreur, qu'un plombier, qu'un dératiseur à moustaches (il avait des moustaches, elles ont râpé ma bouche, j'ai longtemps

Décrire

détesté les hommes à moustaches), que n'importe quel inconnu nécessaire vienne chez moi alors que j'y vivais seule ; apprendre à garer ma voiture dans le parking de l'immeuble, tous mes yeux sur tous les rétros en même temps ; supporter qu'on me drague dans un bar sans partir en vrille, sans peur, sans rage, sans siffler entre mes dents : « Dégagez-moi ça de là » ; refaire l'amour, en avoir envie, des peaux nues qui se frôlent, des mains qui caressent, aimer ça... J'aime ça. Furieusement, joyeusement, doucement – aujourd'hui. Pendant vingt ans, j'ai mené les combats essentiels, ceux sans lesquels ma vie n'en aurait pas été une. Pour le reste, je me fous la paix.

C'est pas suffisant. Il faut que tu ailles plus loin. Pas tes victoires d'aujourd'hui, mais tes batailles d'hier. Aujourd'hui, quand tu entends une vanne toute naze sur le viol, tu sais dire : « Elle est naze, ta vanne. » Hier tu encaissais le coup de poing dans le bide, tu serrais les dents, tu te forçais à sourire et tu te détestais. « Avec un cul pareil, elle mériterait de se faire violer » : mouaaahh haha – rires gras. « Elle est tellement moche que ça doit être une punition de la violer » – accolades, clins d'œil, bourrades... Et ma main dans ta gueule. Si seulement j'en avais eu le courage. Mais hier, je me planquais. Aujourd'hui, je fonce dans le tas : « Toi,

Je suis une sur deux

avec une connerie pareille, tu mériterais de te faire euthanasier », quand je suis bien inspirée. « Pauvre type », les jours de fatigue – « pauvre meuf », c'est plus rare, mais ça peut servir aussi.

Hier, je dormais la lumière allumée. Avant-hier, je rajoutais un Lexomil. Aujourd'hui, j'ai juste besoin de vérifier trois fois que la porte d'entrée est bien verrouillée – et cette phrase-là, c'est cadeau pour les pys...

Hier, il pouvait m'arriver, même avec de gentils garçons, de ne plus supporter qu'ils me touchent. Ça arrivait d'un coup. Ça aussi, malgré moi. Sans prévenir, jamais. Toujours ton corps qui prend le dessus. Il se souvient et t'empêche d'oublier. Quand il l'a décidé. La fois d'avant, ça ne s'était pas produit. La fois d'après, ça ne se produirait pas. Mais ces fois-là, ces soirs-là, ces nuits-là, je quittais ce monde-ci pour rebasculer dans ce monde-là. Dans ce champ-là. Dans cette voiture-là. L'odeur commençait par attaquer mes narines, ça picotait. Et sur ma peau, rien à faire, ça n'était plus celle du garçon gentil que je sentais, mais la sienne, qui me débectait. Mon corps se raidissait, dans ma tête, je partais. Je voyais ses yeux, ses petits yeux de rat tout noirs de haine et sa foutue moustache. Tout. Je revivais tout à l'identique. Les premières fois, j'ai tenté de résister. Me suis agrippée à la terre – et sans doute à la couette – pour ne pas tomber au